

Après le silence, retour au pays natal

THÉÂTRE Christiane Jatahy met en scène le parcours des Sans-terre brésiliens, ces descendants d'esclaves persécutés aujourd'hui encore, levant un voile sur des points aveugles de l'histoire auriverde.

Le Brésil fut cet eldorado mythique tant convoité par les premiers colons. C'est aussi le pays qui a organisé la plus grande traite négrière sur l'ensemble du continent américain. Le dernier pays à abolir l'esclavage en 1888.

Dans le Nordeste, plus précisément dans la région de Chapada Diamantina, les mines de diamant ont fermé depuis longtemps. La nature a repris ses droits. Sur ces terres, des paysans noirs descendants d'esclaves ont été tolérés par les maîtres. Ils y pouvaient bâtir des maisons, sans eau courante, sans électricité, à condition qu'elles ne soient pas en briques, histoire de pouvoir les démolir et déloger ainsi ces pauvres hères. Leur existence ne dépendait que du bon vouloir des maîtres. Malgré la terreur, certains se sont révoltés. Quand ils parvenaient à s'échapper, les esclaves se réfugiaient dans la forêt. Protégés par cette barrière naturelle que les colons n'osaient franchir, ceux qui avaient échappé à leurs tortionnaires ont créé des quilombos, une organisation communautaire dans laquelle ils pouvaient pratiquer leur culture, parler leur langue et exercer leurs cérémonies religieuses.

Aujourd'hui encore, 300 propriétaires terriens possèdent plus de la moitié des terres du pays. Depuis sa création, le Mouvement des sans-terre a toujours revendiqué le droit à posséder les parcelles qu'ils occupaient. L'histoire de ce mouvement est parsemée de cadavres, de paysans exécutés parfois juste pour l'exemple, pour faire régner la terreur. Sous la première présidence de Lula, des terres ont

été redistribuées. L'arrivée au pouvoir de Bolsonaro a mis un terme à cet élan. La répression s'est accentuée sur eux, considérés comme des terroristes, les expulsions ont repris de plus belle, le nombre d'assassinats est reparti à la hausse.

CREVER L'ABCÈS

Esclavage, colonialisme, racisme, tel est le triptyque sur lequel repose la structure sociale du Brésil. Hier comme aujourd'hui. Christiane Jatahy ne fait pas du théâtre pour amuser la galerie. Son théâtre est là pour crever l'abcès. Ne pas s'en tenir aux versions officielles que l'on enseigne sur les bancs de l'école. Rompre le silence. *Depois do silêncio*, (*Après le silence*), reprendre la parole pour réparer les trous mémoriels. Mots, corps, musique. Littérature et cinéma. Tels sont les ingrédients

du théâtre-chaudron de Jatahy. Après avoir démonté les mécanismes qui conduisent au fascisme dans *Entre chien et loup* (lire notre édition du 21 mars), dénoncé le patriarcat dans *Before the sky falls*, elle clôt sa Trilogie des horreurs avec *Depois do silêncio*.

Sur le plateau, trois actrices et un musicien, Juliana França, Lian Gaia, Aduni Guedes et Gal Pereira. Tous brésiliens. Tous porteurs de cette histoire. Ensemble, ils vont dérouler le fil de deux histoires inspirées, l'une, du roman *Torto Arado* (*la Charrue tordue*), d'Itamar Vieira Junior, paru en 2021 ; l'autre, du film d'Eduardo Coutinho, *Cabra marcado para morrer* (*Un homme marqué par la mort*), dont le tournage fut interrompu par la dictature militaire en 1964. Dans le film, il est question de l'assassinat, en 1962, de João Pedro Teixeira, le leader d'une ligue paysanne.



En fond de scène, trois grands écrans. Un dispositif où cinéma et théâtre s'entremêlent, où les acteurs du plateau se fondent dans l'image projetée, quand ils ne sont pas à l'image. RAYNAUD DE LAZE



Dans le livre, il s'agit du meurtre de Severo dans la région de Chapada Diamantina, un personnage de fiction assassiné pour les mêmes raisons que João Pedro Teixeira. C'est entre ces deux récits croisés, tissés pour n'en faire qu'un, que vont naviguer les acteurs. En fond de scène, trois grands écrans sur lesquels sont projetées des images tournées par Christiane Jatahy dans une communauté de Chapada Diamantina, d'où est originaire l'une des actrices. Un dispositif où cinéma et théâtre s'entremêlent, où les acteurs du plateau se fondent dans l'image projetée, quand ils ne sont pas à l'image.

Un chassé-croisé vertigineux, en déséquilibre constant, où l'on ne sait jamais où s'arrête la réalité, où commence la fiction et inversement. Un procédé extrêmement maîtrisé par la metteuse en scène, qui laisse

Un chassé-croisé vertigineux, où l'on ne sait jamais où s'arrête la réalité, et où commence la fiction.

la part belle au récit mythique, mystique, créant un univers où la revendication des paysans passe par l'appropriation des mots – l'une des héroïnes n'a-t-elle pas la langue coupée ? – et la réappropriation des corps. Des corps noirs autrefois mis

en esclavage et qui, aujourd'hui encore, sont des corps stigmatisés dans la société brésilienne. Alors, dans cette contrée où survivent les Sans-terre, on célèbre des rituels ancestraux, seul héritage transmis au fil des siècles par ces ancêtres venus dans les cales des négriers de la Corne de l'Afrique. Des rituels où danse et musique déploient des ondes envoûtantes, provoquant des trances muettes, jusqu'à ce que le corps tombe, inanimé.

Christiane Jatahy affirme, revendique un théâtre politique. C'est-à-dire un théâtre qui fait sens, qui interroge, qui ne se donne pas bonne conscience. Elle s'inscrit dans cette grande tradition du réalisme magique. On pense au Théâtre de l'Opprimé, d'Augusto Boal, fondé dans les favelas de São Paulo dans les années 1960, « un théâtre pour et par le peuple ». Mais aussi au premier roman d'Alejo Carpentier, *Ekoué-Yamba-O...* ■

MARIE-JOSÉ SIRACH

Jusqu'au 16 décembre, au Centquatre, 5 rue Curial, Paris 19^e (Théâtre de la Ville hors les murs).

Tournée européenne et en France : les 26 et 27 avril, à Pau ; les 11 et 12 mai, à Besançon ; et du 23 au 26 mai, à Villeurbanne.

